

# ÉLÉMENTS D'UNE ÉTUDE SUR LE LANGAGE

Valérie Jacquérior Brissaud

– Automne 2004 – Diffusion interdite –

– Publié dans les Cahiers de Gestalt-thérapie, numéro 17, « Pour... parler », printemps 2005 –

*Mes vifs remerciements à Frédéric Brissaud sans qui cet article n'aurait pas pris forme.*

Un observateur décrirait certainement une séance de Gestalt-thérapie comme une conversation entre deux personnes. La Gestalt-thérapie serait donc une *talking cure*, Jacques Alain Miller proposait d'ailleurs en mars 2004 aux Assises de la psychothérapie de considérer la parole comme l'élément fondateur commun à la psychanalyse et aux psychothérapies, tout au moins celles dites « relationnelles » qui comptent la Gestalt-thérapie.

Dans *Gestalt-therapy*, l'acquisition du langage est considérée comme une activité sociale conduite au sein d'une communauté humaine. En revanche, son usage semble y être abordé d'un point de vue strictement individualiste et il est frappant de remarquer combien la prise en compte du dire a depuis évolué vers un dire de la situation. On peut d'ailleurs percevoir dans *Speaking and language*, publié 20 ans après *Gestalt-therapy*, l'évolution de l'appréhension du langage par Paul Goodman.

Dans cet article, nous proposons un tour d'horizon des approches et modèles développés depuis la publication de *Gestalt-therapy* pour poser les bases d'une réflexion sur le langage en Gestalt-thérapie et l'aborder dans d'autres perspectives.

## 1 – Le langage

Le Petit Larousse définit le langage comme une faculté propre à l'homme d'exprimer et de communiquer sa pensée au moyen d'un système de signes vocaux ou graphiques. Cependant, le sens du terme langage est parfois limité au seul système de signes, on parle par exemple, du langage informatique, du langage écrit ou du langage non-verbal. Dans cet article, à l'exception des citations, nous utiliserons le terme de langue pour désigner le système de signes, le terme d'expression ou de parole désignera l'usage oral de cette faculté, le terme de communication désignant lui la prise en compte de l'interlocuteur.

« *Le langage est une fonction psychologique correspondant à la mise en œuvre d'un ensemble de dispositifs anatomiques et physiologiques, se prolongeant en montages intellectuels pour se systématiser en un complexe exercice d'ensemble, caractéristique, entre toutes les espèces animales, de la seule espèce humaine* »<sup>1</sup>. Ainsi, aborder le langage, c'est ouvrir une réflexion sur des domaines extrêmement divers et variés comme : la linguistique, la philosophie, la sociologie, les sciences cognitives, la sociologie, la psychologie, la médecine, etc. Par exemple, autour des « dispositifs anatomiques et physiologiques », l'oto-rhino-laryngologiste Alfred Tomatis a montré qu'en modifiant les facultés auditives d'un sujet, on

---

<sup>1</sup> G. Gusdorf, p. 5.

obtenait une transformation du comportement et du langage. Pour lui, « c'est par le corps tout entier que nous transmettons le langage »<sup>2</sup>.

Plusieurs disciplines s'intéressent au langage. La sémiologie<sup>3</sup> ou sémiotique est l'étude des signes du langage écrit ou parlé, mais aussi des signes visuels, des images et des symboles. La linguistique a pour objet d'étude la langue et recouvre la grammaire qui étudie la syntaxe, la construction des phrases, et la morphologie, la forme des mots ; la sémantique qui s'intéresse à la signification des signes ; la phonologie qui étudie les phonèmes à travers leur fonction dans la langue. La narratologie analyse la structure des récits (M. Bakhtine, T. Todorov). La pragmatique est une sous-discipline de la linguistique, mais aussi un courant de pensée qui s'intéresse au langage sous l'angle de ses intentions et de ses effets dans la communication (J. L. Austin). La psycholinguistique se centre sur les liens entre le langage et le développement psychique, les étapes de l'acquisition du langage et les troubles du langage. Les philosophes se sont eux intéressés au langage dans son rapport avec l'homme, la réalité et la pensée. Les sociologues ont étudié l'importance du langage dans le lien social, les sociolinguistes (W. Labov), les différences linguistiques selon les groupes sociaux (linguistique variationniste) et l'ethnométhodologie, dont l'analyse conversationnelle est issue, étudie les processus qui régissent l'arrière-plan d'une interaction, les principes et règles de conversation.

La linguistique est historiquement la première discipline à s'être intéressée au langage. Elle s'est longtemps limitée à l'étude de la langue avant de prendre en compte le locuteur, ainsi que le contexte et l'auditeur. Nous distinguerons donc trois pôles d'intérêt : la langue, la parole et l'interaction verbale.

La linguistique moderne, fondée par Ferdinand de Saussure, considère la langue comme une structure à part entière ayant une cohérence propre. Elle est conçue comme un médiateur commun à tous les locuteurs possibles, indépendante de l'individu et variant peu à l'échelle du temps de l'homme. Ainsi, pendant longtemps, la linguistique ne s'est pas occupée de l'homme, ni de ce qu'il dit, mais du code qu'il partage avec les autres au sein d'une collectivité en distinguant « la langue, conçue comme *fait social*, de la parole, comme exécution individuelle de celui qui parle ou qui écrit »<sup>4</sup>. Ferdinand de Saussure a montré que les signes d'une langue possèdent deux faces : le signifiant ou contenant, est le support matériel du signe, alors que le signifié ou contenu, correspond à l'idée contenue dans le signe<sup>5</sup>. La relation entre signifiant et signifié est arbitraire, il y a ainsi autant de mots que de langues et dialectes pour désigner le même signifié. Dans cette conception, le sens est contenu dans les signes et l'homme, en parlant, ne fait qu'actualiser ce qui est déjà donné dans les mots du langage<sup>6</sup>. La linguistique de Saussure est donc focalisée sur le message et la fonction essentielle attribuée au langage est de transmettre de l'information. En posant la parole comme première, on prend en compte non seulement l'énoncé de la langue, mais aussi l'énonciation, l'acte de dire, et l'énonciateur, le locuteur, avec ce qu'il véhicule de lui dans son discours. La parole réunit idée et énonciation, corps et pensée et selon Georges

---

<sup>2</sup> A. Tomatis, p. 148.

<sup>3</sup> J.-F. Dortier, p. 70 pour les définitions.

<sup>4</sup> F. Farago, p. 26.

<sup>5</sup> J.-F. Dortier, p. 79.

<sup>6</sup> M. Schneider, p. 26.

Gusdorf « Seuls existent des hommes parlants, c'est-à-dire capables de langage, et qui se situent dans l'horizon d'une langue»<sup>7</sup>.

La parole est l'acte de dire, la langue parlée, la langue « vivante ». Elle désigne « la réalité humaine telle qu'elle se fait jour dans l'expression. Non plus fonction psychologique, ni réalité sociale, mais affirmation de la personne, d'ordre moral et métaphysique »<sup>8</sup>. La parole est donc l'expression individuelle d'une volonté consciente<sup>9</sup> qui peut être adressée, sans être toutefois l'interaction entre les interlocuteurs. Wittgenstein a introduit la dimension du contexte et de l'effet de la parole sur le monde et il a appelé le langage et les actions auxquelles il est tissé, « les jeux de langage »<sup>10</sup>. C'est dans l'usage de la langue que le mot prend sens, « il n'est plus question d'analyser un énoncé en dehors de son énonciation pour rendre compte de la signification d'un discours »<sup>11</sup>. Avec la pragmatique, Austin<sup>12</sup> a poursuivi dans cette voie en proposant de passer du langage conçu comme une fonction, au langage conçu comme un acte : ce que la personne est en train de faire par son dire. La pragmatique distingue trois sortes d'actes de langage<sup>13</sup>. L'acte locutoire est l'acte de dire quelque chose : « Le sel s'il vous plait ! ». L'acte illocutoire est l'acte effectué en disant quelque chose : demander le sel. L'acte perlocutoire est l'acte effectué par le fait de dire quelque chose, l'effet produit : l'obtention ou non du sel. Il s'agit donc de prendre en compte à la fois : l'acte posé en parlant, les effets de l'énonciation et la contextualisation de l'énonciation. Bien antérieurement, les Grecs s'étaient déjà intéressés aux effets du langage : « [...] la rhétorique en tant que doctrine conséquente, est sans doute le véritable précurseur des recherches actuelles sur la communication, car elle ne se limita pas à un thème ou à un champ spécifique mais exista en tant que discipline particulière »<sup>14</sup>. La rhétorique est l'art de « manipuler les gens par le discours »<sup>15</sup>, mais c'est aussi l'enseignement de cet art du discours et la théorie du discours persuasif.

Le concept d'interaction désigne toute action conjointe, conflictuelle et/ou coopérative, mettant en présence deux ou plusieurs acteurs et, dans une perspective langagière, on parlera d'interaction verbale ou d'interlocution. Travailler sur l'interaction, c'est donc passer d'un sujet individuel à un sujet social. Souvent, notamment dans la pragmatique, c'est l'effet que produit un des acteurs sur l'autre qui est observé dans une vision causaliste or, les notions de feedback, de rétroaction et d'empathie introduisent une dimension de circularité : « La linguistique ne suffira pas tant qu'elle ne prendra pas en compte les manières de parler dans leur rapport aux situations et aux significations sociales, tant qu'elle n'admettra pas que le point de départ de la description n'est pas un énoncé ou un texte mais un événement de langage, non une langue mais un répertoire des manières de dire, non une communauté de

---

<sup>7</sup> G. Gusdorf, p. 5.

<sup>8</sup> G. Gusdorf, p. 5.

<sup>9</sup> R. Vion, p. 21.

<sup>10</sup> J. Bouveresse, p. 80.

<sup>11</sup> M. Thurin, p. 19.

<sup>12</sup> J. L. Austin.

<sup>13</sup> C. Kerbrat-Orecchioni, p. 22.

<sup>14</sup> P. Watzlawick, p. 14.

<sup>15</sup> O. Reboul, p. 5.

langage définie par correspondance avec une langue mais une communauté de langage définie par le rapport conflictuel entre des règles de grammaire et des règles d'usage »<sup>16</sup>. Le sociologue et interactionniste Erwin Goffman qualifie de « faute de non-contextualité, l'idée qu'il est possible d'analyser des morceaux de conversations pour eux-mêmes, indépendamment de ce qui se passait là et alors »<sup>17</sup>.

En linguistique, l'objet d'étude a donc évolué de la langue vers la communication. Pour étudier, analyser, observer la situation de communication interpersonnelle, des modèles de plus en plus complexes ont été élaborés afin de prendre en compte non seulement le message, mais aussi les interlocuteurs et leur situation.

## 2 – Les modèles de communication

Dans les années 40-50<sup>18</sup>, les modèles étaient plutôt techniques et axés sur les problèmes de la transmission de l'information et du type émetteur/message/récepteur. Le modèle de Shannon et Weaver (1949), qui fit longtemps référence, est dérivé de la télécommunication<sup>19</sup> et distingue le codage du message par l'émetteur, sa transmission par un canal potentiellement soumise à des perturbations et son décodage par le récepteur. En intégrant les interférences existantes entre l'émetteur et le récepteur, ce modèle rend compte des dissemblances entre le message émis et le message reçu.

Harold D. Lasswell (1948) s'est intéressé à la communication de masse et son modèle se présente sous forme de questions interpellant chacune un élément de la communication : Qui ? ...Dit quoi ? ...Par quel canal ? ...À qui ? ...Avec quel effet ? Avec cette dernière question Lasswell introduit la prise en compte de la communication comme processus d'influence. La même année, Norbert Wiener apporte à la communication la notion de feedback ou rétroaction qui désigne la réaction du récepteur au message émis et son retour vers l'émetteur. L'introduction du feedback a eu un retentissement immédiat et a inspiré les chercheurs en sciences sociales comme Kurt Lewin, Milton Erikson et Gregory Bateson, leur permettant de passer d'une conception linéaire de la communication à une conception circulaire.

Cependant, en oubliant que le langage humain est un phénomène complexe, ces modèles négligent l'influence du contexte, de l'environnement et du milieu socioculturel des individus sur le message. Ces aspects seront pris en compte par les modèles développés par les linguistes du 20<sup>ème</sup> siècle.

Dans son essai de linguistique générale (1963-73), le linguiste américain d'origine russe Roman Jakobson ajoute aux trois éléments de base : émetteur, message et récepteur, trois éléments complémentaires : le contexte, le contact et le code. Il associe à ces six éléments d'importance égale à ses yeux, six fonctions communicatives spécifiques<sup>20</sup> du message :

- La fonction référentielle concerne le contexte ou la situation et délivre une information : « Est-ce qu'il pleut ? », « Oui, il pleut », « Non, il ne pleut pas ».

---

<sup>16</sup> I. Joseph citant Dell Hymes, p. 96.

<sup>17</sup> E. Goffman, p. 38.

<sup>18</sup> Cette synthèse s'inspire grandement de l'ouvrage de E. Marc.

<sup>19</sup> E. Marc et D. Picard, p. 22.

<sup>20</sup> A. Canu, p. 16-17 et J.-F. Dortier, p. 81.

- La fonction émotive du message concerne le locuteur qui exprime sa subjectivité et traduit une émotion : « Merde, il pleut ! ».
- Fonction conative vise à influencer le destinataire ou interlocuteur, par exemple en donnant un ordre. Excluant l'interrogation, cette fonction échappe à l'épreuve du vrai/faux : « Viens ici ! ».
- Fonction phatique ou de contact sert à vérifier l'absence de bruits, le bon fonctionnement du canal et le degré d'attention du destinataire. Il vise à établir ou à maintenir le contact. Les « euh » et certains jurons peuvent avoir cette fonction : « Allô ! », « Alors... », « N'est-ce pas ? », « Tu sais... », « Vous comprenez ? ».
- Fonction métalinguistique sert à vérifier l'intercompréhension des éléments du code et à réguler son propre discours : « Que voulez-vous dire ? », « Qu'est-ce qu'une... ? », « Je veux dire que... », « J'imagine que... ».
- Fonction poétique, qui trouve une partie de sa signification dans l'agencement ou le choix des éléments du code, est une recherche d'esthétique, comme dans les effets de style, la poésie et l'humour : « Il faut penser le changement, plutôt que de changer le pansement », « La terre est bleue comme une orange (P. Eluard) ».

Cependant, aborder le langage au travers de ses fonctions c'est le considérer comme un instrument et non comme une partie intégrante de l'identité de l'être qui y participe : « Il est aujourd'hui partagé par beaucoup d'auteurs qu'il serait réducteur de considérer le langage uniquement comme un instrument. Communiquer ce n'est pas seulement transmettre des informations, c'est aussi une réflexion capable d'ordonner le monde »<sup>21</sup>.

Dans une approche que l'on pourrait qualifier d'individualiste, l'intention fondamentale prêtée à la parole est d'exprimer des problèmes psychiques et de leurs servir d'exutoire. C'est une conception fonctionnaliste qui ne tient pas compte des conditions sociales de la communication. Dans une approche plus relationnelle, sociale et phénoménologique en revanche, « la communication n'est plus une affaire de transmission, mais une affaire de participation à l'élaboration continue et émergente d'un monde relationnel qui lui-même participe à la définition de chaque identité et du monde commun de référence »<sup>22</sup>.

Le courant de l'ethnographie de la communication, dont Dell Hymes avec J. Gumperz est le chef de file, a travaillé à replacer les interactions langagières dans la situation sociale où elles s'inscrivent. En 1962, il a proposé le modèle « speaking », plus pragmatique et plus riche que celui de Jakobson. Il comporte huit éléments :

- La situation (setting) englobe le cadre (le moment ou le lieu d'un échange) et la « scène » (sa définition culturelle : un scène de séduction, un repas d'affaire...).
- Les participants (participants) sont le destinataire et le destinataire, mais aussi tous ceux qui assistent à la rencontre.
- Les finalités (ends) désignent à la fois l'intention, ce qui est visé par la communication, et le résultat, ce qui est effectivement fait.

---

<sup>21</sup> C. Hagège, p. 347 et suivantes.

<sup>22</sup> A. Mucchielli, p. 71.

- Les actes (acts sequences) comprennent le contenu de message : les thèmes abordés, et sa forme : le style d'expression.
- Le ton (keys) est une composante qui permet de moduler le contenu du message. C'est un élément important dans la mesure où il peut modifier voire même annuler les actes. Dans le sarcasme par exemple, le ton dément les propos.
- Les instruments (instrumentalities) désigne le canal ou moyen de transmission de la parole et les formes de la parole qui comprennent la langue utilisée.
- Les normes (norms) regroupent les normes d'interaction comme « chacun parle à son tour » et les normes d'interprétation liées aux habitudes culturelles.
- Le genre (genre) s'applique à la catégorie formelle dans laquelle s'inscrit le message : conte, poème, conférence, devinette.

Dans ce modèle, les normes prennent donc en compte les aspects ritualisés de la communication.

Bien que de plus en plus riches, ces différents modèles relèvent d'une perspective idéale et ne permettent pas d'expliquer complètement les difficultés de communication. Pour les enrichir, les aspects psychosociologiques doivent être pris en compte en considérant la communication dans ses différentes dimensions : contextualisée, verbale et non-verbale, digitale et analogique. L'approche psychosociologique précise la notion de contexte qui peut signifier l'environnement sémiotique, les signes précédant et suivant immédiat d'un signe mais qui peut également désigner la situation, c'est-à-dire le cadre, les circonstances dans lequel se déroule l'action, l'institution, les participants et leur relation. Le cadre est à la fois l'environnement physique, le lieu où se déroule la communication, et la temporalité dans laquelle elle s'inscrit.

Le modèle d'Anzieu et Martin<sup>23</sup> (1990) souligne les filtres successifs qui s'interposent entre l'intention du locuteur et la compréhension du récepteur. Il prend en compte le champ de conscience des interlocuteurs et leur personnalité, leur histoire personnelle, le système de motivation, l'état affectif, le niveau intellectuel et le statut social. Ces éléments définissent l'identité des interactants et ont un impact sur leur communication. La relation entre les interactants est déterminée par leur statuts, leur identités sociales (âge, sexe, rôle) c'est la notion de rapport psychosocial. Un locuteur ne transmet pas seulement une information ou du sens, il transmet de la signification c'est-à-dire un univers de représentations qui va déterminer, entre autre, l'attitude qu'il va adopter dans la situation.

L'école de Palo Alto distingue deux formes de langage : « Dans la communication humaine, on peut désigner les objets au sens le plus large du terme, de deux manières différentes. On peut les représenter par quelque chose qui leur ressemble, un dessin par exemple, ou bien on peut les désigner par un nom »<sup>24</sup>. Le langage digital est le fait de nommer, de désigner un objet par un mot. La forme digitale de la communication est la langue, fondée sur des signaux arbitraires. La forme analogique du langage a « des rapports plus directs avec ce qu'elle représente » par le biais d'une ressemblance, elle est moins abstraite et plus

---

<sup>23</sup> E. Marc et D. Picard, p. 30.

<sup>24</sup> P. Watzlawick, p. 23 et suivante.

archaïque. Elle comprend « pratiquement toute communication non-verbale [...] ainsi que les indices ayant valeur de communication qui ne manquent jamais dans tout *contexte* qui est le théâtre d'une interaction ». Les langages techniques et opérationnels relèvent de la forme digitale alors que la poésie et le relationnel relèvent de la forme analogique. L'école de Palo Alto a montré que toute communication comprend, en plus du message, des informations sur la relation des interlocuteurs. Alex Mucchielli généralise cette distinction : « la communication digitale concerne le contenu des échanges tandis que la communication analogique concerne la relation entre les interlocuteurs »<sup>25</sup>.

La communication n'est donc pas seulement verbale et un grand nombre d'informations sont émises par des voies non-verbales : « [...] l'ensemble des processus mis en œuvre par le locuteur et l'auditeur dans un épisode interactif dépasse le langage verbal. Dans de nombreuses situations, locuteur et auditeur utilisent des signaux paraverbaux pour moduler la communication »<sup>26</sup>. Selon Michael Argyle, de l'Université d'Oxford, le langage non-verbal<sup>27</sup> comprend cinq aspects qui ont pour fonction de ponctuer, moduler, d'accentuer tout ou partie d'un exposé et/ou de fournir un feedback au locuteur :

a) Les accompagnants vocaux du langage, b) Les expressions faciales c) Le regard d) Les signaux kinétiques, les postures et les gestes e) L'occupation de l'espace.

De même, l'analyse conversationnelle<sup>28</sup> sur laquelle nous reviendrons, parle d'une « multicanalité » de la communication humaine : une communication comprend des éléments vocaux, verbaux et paraverbaux, comme l'intonation, mais aussi des éléments visuels, voire même olfactifs, tactiles et thermiques. Les éléments visuels sont soit statiques comme la parure, la morphologie, soit cinétiques rapides comme les mimiques, les gestes, soit cinétiques lents comme les postures, les rides, le faciès. Tous ces signaux vont permettre aux interactants de se faire une représentation de l'intention et des sentiments de leur partenaire. Autrement dit, il y a à considérer la communication humaine globalement, en tant que système. Il s'agit de poser comme première l'interlocution. De conduite ou comportement, la communication devient rencontre entre deux processus d'expression et d'interprétation, elle devient échange avec au minimum deux individus<sup>29</sup>.

Concevoir la communication entre humains comme un échange social conduit à s'intéresser aux enjeux de cet échange. Alex Mucchielli<sup>30</sup> a mis en évidence cinq enjeux de la communication :

- L'enjeu informatif : communiquer c'est évidemment transmettre de l'information. C'est la fonction référentielle chez Jakobson.
- L'enjeu de positionnement : communiquer c'est se montrer à autrui sous un jour particulier, c'est affirmer une certaine identité, marquer son territoire, établir son rôle et son statut.

---

<sup>25</sup> A. Mucchielli, p. 79.

<sup>26</sup> J.-A. Rondal, p. 171.

<sup>27</sup> D'après J.-A. Rondal, p. 171 et suivantes.

<sup>28</sup> J. Cosnier

<sup>29</sup> E. Marc et D. Picard, p. 39.

<sup>30</sup> A. Mucchielli, p. 82 et suivantes, repris par J.-F. Dortier p 96 et suivantes.

- L'enjeu de mobilisation : communiquer c'est chercher à influencer et à convaincre autrui par l'argumentation (une certaine mise en forme des idées, la rhétorique) et par le langage non-verbal.
- L'enjeu relationnel : communiquer, c'est fixer la nature de la relation que l'on veut avoir avec son interlocuteur. C'est construire une rencontre avec certaines modalités de sympathie ou d'antipathie au présent et une relation dans la durée.
- L'enjeu normatif : communiquer, c'est proposer à autrui, ou construire avec lui, une certaine définition du monde, de la situation et donc échanger selon certaines règles et normes. Ces normes agissent comme un arrière-plan partagé par les différents interlocuteurs.

Les modèles interlocutoires tentent de rendre compte de l'enjeu normatif. Les interlocuteurs y sont conçus comme engagés dans une activité de coopération verbale dans laquelle ils sont inséparables : « Communiquer c'est co-construire une réalité à l'aide de signes, en acceptant un certain nombre de principes permettant l'échange et un certain nombre de règles le gérant »<sup>31</sup>.

L'interactionnisme, l'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle semblent prendre en compte tous ces facteurs. Dans l'analyse conversationnelle, la conversation est une situation type, prototype de l'interaction, car les individus sont à égalité, le sujet n'est pas imposé et le cadre est libre. Aucun des paramètres n'est déterminé a priori. Selon Jacques Cosnier<sup>32</sup>, les interactants d'une conversation sont, sans cesse, à la recherche d'informations.

L'émetteur-orateur se pose quatre questions : 1) Est-ce qu'on m'entend ? ; 2) Est-ce qu'on m'écoute ? ; 3) Est-ce qu'on me comprend ? ; 4) Qu'est-ce qu'on en pense ?

Le récepteur-auditeur, lui, se pose trois questions : 1) Qu'a dit l'orateur ? ; 2) Que fait-il ? ; Que pense-t-il et ressent-il ?

Les questions que se pose l'auditeur relèvent des différentes fonctionnalités du langage décrites par Alain Blanchet<sup>33</sup> : référentielles, modales et illocutoires. Pour lui, le clinicien, que l'on peut assimiler à l'auditeur, tente de répondre aux trois questions suivantes : 1) Que me dit-il des choses dont il parle (état du monde) ? ; 2) Que me dit-il de l'acte qu'il cherche à accomplir au moyen de son énoncé (intention d'acte) ? ; 3) Que me dit-il de ce qu'il pense (état psychologique) ?

Pour Erwin Goffman, « Le besoin de savoir si son message a été reçu et, si oui, s'il a été passablement compris, à quoi s'ajoute le besoin du destinataire de montrer qu'il a reçu, et correctement, le message, ces deux nécessités très fondamentales de la parole comme système de communication sont ce qui donne la raison essentielle de la conversation en échanges bipartites »<sup>34</sup>.

Pour répondre à ces questions, et plus particulièrement à celles concernant les affects, les sentiments du ça conversationnel, nous faisons des inférences cognitives sur la base des signaux : sourire, ton de la voix, mimiques, etc. Mais pour Jacques Cosnier, l'inférence ne

<sup>31</sup> R. Ghiglione cité par E. Marc et D. Picard, p. 39.

<sup>32</sup> J. Cosnier, p. 89 et suivantes et notes de conférence.

<sup>33</sup> A. Blanchet, p. 127.

<sup>34</sup> E. Goffman, p. 18.



suffit pas. Il fait appel à la notion d'empathie, possibilité pour lui de se mettre à la place de l'autre. C'est un ressenti des sentiments de l'autre, un phénomène d'échoïsation, plus corporel que cognitif. Lors d'un entretien, les affects toniques, comme la colère, sont lents, permanents et durables alors que les affects phasiques sont brefs et plus passagers. Dans les phénomènes de synchronisation (d'échoïsation) de ces affects les corps des interactants tendent à fonctionner, de façon subliminaire et à notre insu, en miroir. Autour de ce phénomène, les neurosciences ont montré que lorsque nous percevons une personne en train de faire un geste, une petite activité se produit dans les circonvolutions motrices correspondantes de notre cerveau, même si nous ne bougeons pas. Nous entrons donc dans l'empathie par une forme d'identification corporelle. L'inférence affective est un partage et non plus un échange de signaux. Sur le même thème, Daniel Stern<sup>35</sup> s'intéressant au moment présent vécu comme « co-créé et partagé », écrit : « Nous sommes capables de "lire" les intentions des autres et de ressentir dans notre corps ce qu'ils ressentent. Non pas d'une manière mystique, mais en observant leur visage, leurs mouvements, leur posture, en entendant le ton de leur voix, et en remarquant le contexte immédiat de leur comportement. [...] Nos systèmes nerveux sont construits pour être saisis par les systèmes nerveux d'individus extérieurs, pour que nous puissions faire l'expérience des autres comme si nous étions dans leur peau. » Nous possédons des neurones miroirs situés près des neurones moteurs. « L'information visuelle reçue quand on regarde agir autrui s'inscrit donc dans la représentation motrice équivalente dans notre propre cerveau par l'activités de ces neurones miroirs ».

### 3 – Les paradigmes de communication

L'étude de la situation de communication interpersonnelle dépendra de l'anthropologie à partir de laquelle nous conduirons cette étude. Alex Mucchielli<sup>36</sup> a dénombré quatre paradigmes de référence permettant d'étudier la communication interpersonnelle : le paradigme structuro-expressif, le paradigme formel-transactionnel, le paradigme relationnel-systémique et le paradigme phénoménologique-praxéologique.

#### *Le paradigme structuro-expressif*

Dans le paradigme structuro-expressif, ce sont essentiellement les phénomènes de surface qui sont observés : les mots et le contenu. « Tous les phénomènes de surface trouvent leur organisation profonde dans une "structure" sous-jacente que l'on peut faire apparaître. Dans la situation psychothérapique, les phénomènes de surface sont les conduites et les expressions verbales des interlocuteurs, les structures sous-jacentes sont leurs psychismes »<sup>37</sup>. Le psychisme est conçu comme un système doté d'une organisation interne et les communications d'un sujet portent la marque de cette organisation : des désirs, des motivations, des besoins, etc. Le modèle psychanalytique, entre autres, peut être compris comme reposant sur cette vision d'une structure interne du psychisme avec une réification de la structure sous-jacente : elle sous-tend à tout moment le discours du patient.

Dans le modèle de la communication émetteur-récepteur, les désirs et les motivations agissent comme des grilles déformantes<sup>38</sup>. Ainsi le psychothérapeute va chercher à repérer,

---

<sup>35</sup> D. Stern, p. 98 et suivantes.

<sup>36</sup> A. Mucchielli, p. 13 et suivantes.

<sup>37</sup> A. Mucchielli, p. 15.

<sup>38</sup> A. Mucchielli, p. 25.

dans le discours du patient, les indices permettant de comprendre son fonctionnement intrapsychique.

Nous rejoignons ici la vision Saussurienne de la langue comme système ayant sa propre cohérence. Nous ne pourrions pas lire directement le sens d'une parole ou d'une conduite, il faudra l'interpréter. Interpréter la communication d'un patient consiste à découvrir son sens à travers les redondances thématiques de ses expressions verbales. Dans le paradigme structuro-expressif, le sens de la communication est « donné-inscrit » au départ dans la structure du psychisme et le thérapeute a à inférer les processus intrapsychiques à partir de la parole du patient. Dans la « communication pathologique », les thèmes récurrents sont par exemple des croyances rigides et prégnantes.

### *Le paradigme formel-transactionnel*

Les études qui se situent dans le paradigme formel-transactionnel sont centrées sur la forme des communications, et non plus sur le contenu, comme c'est le cas dans le paradigme structuro-expressif. En analyse transactionnelle, théorie qui relève de ce paradigme, l'homme parle et écoute à partir de trois « états du Moi » : le parent, l'adulte et l'enfant. On s'efforce de repérer ces états à un niveau sous-jacent au discours sous forme de transaction : « Communiquer, c'est échanger, c'est pourquoi une unité de communication s'appelle une transaction »<sup>39</sup>. Ces transactions sont des mises en scène, en partie rituelles (scénarios, jeux, positions de vie), des problèmes concernant les « états internes du moi ».

Dans ce paradigme, comme dans le paradigme structuro-expressif, le thérapeute infère des processus intrapsychiques à partir de ce que le patient lui communique. À travers la grille de lecture qu'est son modèle théorique, il peut poser une forme de diagnostic. La communication est jugée pathologique lorsqu'une somme de transactions est jugée stéréotypée : la personne rejoue un « scénario » et sa communication prend des formes rituelles et redondantes, même si les contenus varient.

L'interaction est prise en compte à travers la notion de transaction, mais elle est expliquée par les états du moi, les motivations internes de la personne, il s'agit donc d'une perspective intrapsychique.

### *Le paradigme relationnel-systémique*

Les modèles relationnels et systémiques sont fondés « sur l'idée que ce sont les relations entre les individus qui constituent le phénomène psychologique fondamental à étudier. [...] tout être n'existe que par les relations qu'il entretient avec d'autres acteurs »<sup>40</sup>. « L'observateur du comportement humain passe alors d'une étude de l'esprit par inférence à une étude fondée sur l'observation d'une relation dans ses manifestations »<sup>41</sup>. C'est le modèle de la boîte noire dans lequel « il n'est pas besoin [en effet] d'avoir recours à des hypothèses intra-psychiques, en fin de compte invérifiables, et on peut se borner à observer les relations entre les entrées ("input") et les sorties ("output") d'information, autrement dit à la *communication* »<sup>42</sup>.

---

<sup>39</sup> G. Jaoui, p. 118.

<sup>40</sup> R. Laing cité par A. Mucchielli, p. 39.

<sup>41</sup> P. Watzlawick, p. 15.

<sup>42</sup> P. Watzlawick, p. 39, c'est le concept de « boîte noire ».

Ce sont donc les formes de l'interaction se déroulant au sein d'un système composé par les protagonistes qui sont observées. Les formes de l'interaction se manifestent à travers la communication globale, verbale et non verbale, des personnes mais il n'y a de sens à les observer qu'au sein du système et du contexte. Elles sont repérables : au niveau du langage, digital ou analogique ; au niveau de la relation, symétrique ou complémentaire ; au niveau de la pragmatique, c'est-à-dire des effets de la communication : confirmation, invalidation, etc.

Dans un système, ce sont des entités séparées qui entrent en relation. Ce paradigme se réfère donc à une psychologie des relations et non à une psychologie des processus intrapsychiques. La « pathologie » est conçue comme relevant du niveau des échanges et du système qui peut être, par exemple, trop stable. Dans le paradigme relationnel-systémique, le sujet préexiste au système. Dans le paradigme phénoménologique et praxéologique, en revanche, on considère « que tout être humain ne pense et n'existe, non dans, mais par son milieu humain »<sup>43</sup>.

### *Le paradigme phénoménologique et praxéologique*

Dans ce paradigme, le milieu humain est premier. Les objets d'étude sont les significations subjectives et le monde vécu des sujets, mais aussi les processus pratiques de construction d'un monde partagé. « Ces significations traduisent des visions du monde qui, dans les échanges entre "personnes normales", sont élaborées – à partir d'un fond commun partagé – à travers une construction collective »<sup>44</sup>.

Le paradigme phénoménologique et praxéologique fait appel à des méthodes visant à expliciter les représentations implicites des discours des sujets, c'est la démarche phénoménologique. Par l'empathie, on pourra approcher l'expérience, le vécu du sujet. Par les analyses ethnométhodologiques on approche le fond commun partagé, les principes qui régissent les processus de l'échange. Il s'agit donc de répondre aux questions : Quels sont les processus opératoires qui sont à l'œuvre pour créer le fait que j'observe ? Comment cela se passe-t-il ? Quelles sont les formes de ce processus ?

Dans la situation thérapeutique, une telle perspective conduit à déplier la parole du patient. Par exemple, l'exclamation « Vous savez, je suis un incapable ! » pourrait être interpellée dans différentes directions en fonction de la situation : Qu'est-ce qui amène cette personne à dire cela ? Suis-je en train en tant que thérapeute de provoquer un sentiment d'infériorité ? A-t-elle besoin de me demander de l'aide ?

« Dans cette conception, la « communication pathologique » est la communication d'un sujet dont le monde personnel est fermé sur lui-même et où ce sujet ne peut négocier avec ses partenaires les normes relationnelles de l'échange.

### *Distinction des approches intra-individuelles et approches relationnelles*

Pour Alex Mucchielli, le paradigme relationnel-systémique et le paradigme phénoménologique-praxéologique se réfèrent à une psychologie des relations : ils relèvent d'un intérêt pour le rapport que les sujets entretiennent entre eux ou pour le rapport du sujet au monde. Il distingue deux groupes de paradigmes : les intra-psychiques et les relationnels. Nous

---

<sup>43</sup> A. Mucchielli, p. 53.

<sup>44</sup> A. Mucchielli, p. 62 et suivantes.

retrouvons cette distinction épistémologique chez Jean-Jacques Wittezaele<sup>45</sup>, directeur de l'Institut Gregory Bateson et spécialiste de l'école de Palo Alto, qui parle de deux visions de l'homme : individuelle et interactionnelle. La vision individuelle est dérivée du christianisme, les causes du comportement humain sont intrapsychiques et, pour lui, la cause première réside à l'intérieur de l'homme, c'est « le pouvoir de sa volonté ». L'homme est responsable de ses actes. Les réponses à ses questions sur le sens de la vie sont à l'intérieur de lui-même ou transcendantales. Pour la vision interactionnelle, la causalité linéaire ne peut pas rendre compte des phénomènes humains : l'homme appartient à un système. « Cela revient à dire que, plus on est présent à l'expérience, plus on est présent au processus, plus on est en contact avec le monde qui nous entoure, mieux nous pouvons répondre lorsque quelque chose nous fait réagir ». Ainsi, les réponses aux questions sur le sens de la vie sont à trouver dans l'actualité de la conscience de ce qui se déroule. « On a donc tout intérêt à être capable de décoder ce qui se passe, de s'en imprégner pour mieux en gérer le cours pour notre satisfaction ».

#### 4 – Réflexions sur le langage en Gestalt-thérapie

Dans PHG<sup>46</sup>, le langage, qui signifie dans cet ouvrage, la « parole » est essentiellement abordé dans le chapitre sept qui traite de l'acquisition du langage et de son utilisation : la parole en action.

Pour Perls et Goodman, l'acquisition du langage est un apprentissage tardif dans le développement humain, il correspond au développement de la personnalité de l'enfant. C'est « un acte créateur de la deuxième et troisième année de la vie », s'inscrivant dans le cadre des « relations interpersonnelles précoces ». Si ce processus c'est bien déroulé et qu'il a été assimilé, la personne sera capable de parler de manière fluide et créative. Parler devient de l'ordre de l'habitude, de la physiologie secondaire, de l'organique<sup>47</sup>. Si ce processus s'est mal passé, la personne sera un orateur au « discours insensible, ennuyeux, sans affect, monotone, stéréotypé dans son contenu, inflexible dans son attitude rhétorique, mécanique dans sa syntaxe, sans signification »<sup>48</sup>.

Langage et personnalité sont donc étroitement liés et l'enfant « forme sa personnalité en apprenant à parler »<sup>49</sup>. C'est un processus social : « Le self semble faire partie du « Tu » dans lequel il a grandi »<sup>50</sup>. Le langage s'acquiert de la même façon que se forme la personnalité, selon trois aspects : les loyautés, la moralité et les attitudes rhétoriques<sup>51</sup>. Les loyautés représentent tout ce à quoi nous restons fidèles, nous nous rattachons, nous nous sentons appartenir, nous nous identifions. La morale est un ensemble de règles de conduite, de valeurs, admises à une époque et par un groupe. Elle est liée aux loyautés puisque pour nous identifier à un groupe et y trouver des alliés, nous essayons d'en suivre la morale. Les attitudes rhétoriques sont les habitudes verbales, mais aussi corporelles, qui forment la manière de s'exprimer. Elles comprennent les façons de manipuler les relations interpersonnelles par la voix (le timbre, le ton), la syntaxe, les tournures de phrases, le non-verbal, etc. :

---

<sup>45</sup> J.-J. Wittezaele, p. 291 et suivantes.

<sup>46</sup> PHG, p. 157 et suivantes.

<sup>47</sup> PHG, p. 278.

<sup>48</sup> PHG, p. 159.

<sup>49</sup> PHG, p. 158.

<sup>50</sup> PHG, p. 273.

<sup>51</sup> A. Jacques, p. 95.

« Au sein de notre entourage, nous apprenons l'attitude rhétorique, la manière propre à chacun de manipuler les relations interpersonnelles »<sup>52</sup>. De même pour la mise en mots de sentiments ou de sensations : « la plupart des évaluations qui ne proviennent pas directement des appétits organiques a de bonnes chances d'être en fait, un ensemble d'attitudes rhétoriques »<sup>53</sup>. La personnalité étant « le système des attitudes présumées dans les relations interpersonnelles »<sup>54</sup>, la dimension corporelle et non-verbale de la communication relève de la fonction personnalité.

Pour Perls et Goodman, apprendre à parler c'est acquérir une langue, des tournures de phrases propres à une certaine communauté, un accent régional, mais aussi s'approprier des manières de communiquer verbalement et non-verbalement, des règles de conversation et des façons de s'y prendre pour obtenir satisfaction au sein des relations précoces : « les croyances fondamentales sont surtout des habitudes de syntaxes et de style »<sup>55</sup>.

« Le langage acquis par l'être humain fait partie de son équipement de soutien. Il en va de même pour la parole »<sup>56</sup>. Il est donc moins question d'écouter ce que dit la personne de qui elle est, ou a été, que d'écouter comment elle remet tout cela en jeu dans la séance actuelle : « Ce n'est pas tant *ce que* dit celui qui parle que *comment* il le dit qui est important ». La parole, en tant qu'action « spontanée et profonde », peut être appréhendée dans une perspective structurelle et dans une perspective temporelle.

D'un point de vue structurel, « la parole est un bon contact quand elle tire son énergie des trois personnes grammaticales Je, Tu, Cela et en fait une structure : celui qui parle, celui à qui on parle, et ce dont on parle ». Le Je est « le style et surtout le rythme, l'animation et la gradation, qui expriment le besoin organique de celui qui parle ». Il s'agirait donc de regarder le locuteur dans sa façon d'utiliser le code, la langue et ses règles. Le Tu est « l'attitude rhétorique efficace dans la situation interpersonnelle (par exemple courtiser, dénoncer, enseigner, intimider) » accessible à travers les questions suivantes : Que cherche à faire cette personne ? Quelle est son intention ? Comment manipule-t-elle son environnement par la parole ? Le Cela est « le contenu, [...] la vérité sur les objets impersonnels dont on parle »<sup>57</sup>.

Perls et Goodman ajoutent au Je, Tu, Cela quatre facteurs d'influence<sup>58</sup> qui interagissent et se rassemblent dans la situation présente pour favoriser une parole qui soit un bon contact :

- La parole parlée est l'acte physique de prononciation et d'écoute, par lequel ce qui tend à se dire devient une réalité environnementale.
- La pensée est une certaine formalisation de la parole subvocale, de ce qui tend à se dire ainsi que la mise en forme verbale d'une intention, en lien avec la situation.
- La parole subvocale ou les situations verbales inachevées et répétées représentent le discours intérieur, ce qui tend à se dire.

---

<sup>52</sup> PHG, p. 276.

<sup>53</sup> PHG, p.158

<sup>54</sup> PHG, p. 226.

<sup>55</sup> PHG, p. 158.

<sup>56</sup> L. Perls, p. 68.

<sup>57</sup> PHG, p. 159

<sup>58</sup> PHG, p. 159-160

- Ce qui tend à se dire doit être relié à l'affect, mais aussi à l'awareness de la situation présente (images, sensations corporelles, etc.).

Ces facteurs appartiennent à la personne qui s'exprime, ils relèvent de sa capacité à se soutenir, à prendre en considération son expérience présente, et à la mettre en forme. Mais, même si la situation et l'environnement sont pris en compte, cette vision de la parole me semble individualiste. En effet, il est très facile de considérer la parole subvocale comme un besoin de la personne, le ça qui tend à s'exprimer, donc appartenant à la personne en propre.

D'un point de vue processuel, les auteurs soulignent que la parole doit être fluide, créative et variée. Elle est fluide si la séquence d'acquisition du langage suivante peut se dérouler : « a. les relations sociales préverbales de l'organisme, b. la formation d'une personnalité verbale dans le champ organisme environnement, c. les relations ultérieures de cette personnalité avec les autres ». « Bien cultiver le langage c'est ce qui [...] maintient cette séquence ouverte, flexible et créative : des habitudes qui permettent à ce qui est préverbal de s'écouler librement, d'apprendre des autres et d'en être ainsi modifiées ». La séquence est créative si elle résout la situation inachevée en tenant compte de l'environnement, si elle est un ajustement créateur en quelque sorte. La séquence est variée si la personne utilise un vocabulaire riche et de moins en moins stéréotypé. Une parole de bon contact permet d'exprimer ses besoins organiques, pour les résoudre, et de communiquer, pour manipuler l'environnement. Les auteurs l'illustrent par la poésie qu'ils opposent au bavardage.

Le « Chapitre 7 : Bavardage et poésie » répondrait donc à la question : « Comment s'y prend une personne qui parle bien ? », la relation et l'interaction n'étant que peu prises en compte, ce qui est compréhensible si on se rappelle de l'état des réflexions sur le langage au moment de l'écriture de *Gestalt Therapy*. Une piste de travail serait de considérer le processus d'acquisition du langage décrit plus haut comme un processus à l'œuvre dans chaque interaction. Ainsi d'instant en instant, la fonction personnalité se forge au contact de l'autre et les mots que l'orateur utilise sont le résultat de la définition de la situation des interlocuteurs.

On peut d'ailleurs dans « *Speaking and Language* »<sup>59</sup>, paru en 1971, soit 20 ans après *Gestalt Therapy*, constater une évolution dans la pensée de Paul Goodman. Dans cet ouvrage, il reprend les réflexions de linguistes tels Bloomenfield, Chomsky, Bernstein et de philosophes tels que Wittgenstein, Gusdorf, Merleau-Ponty. Il s'intéresse à l'usage du langage et écarte les conceptions qui ne tiennent pas compte du fait que c'est un homme qui parle, et qu'il parle dans un monde, un contexte, une époque. Il s'agit de regarder si parler est un ajustement créateur du locuteur avec son environnement : « Il n'y a pas de règles sémantiques pour déterminer à partir de quel moment [il n'est plus dans l'ajustement] à quel moment la parole cesse d'être fonctionnelle et commence à être inopérante, à quel moment une phrase religieuse, qui peut réconcilier l'homme avec son existence, tourne en superstition, à quel moment la liberté d'une hypothèse nécessaire à la science devient une spéculation ne prenant pas au sérieux les faits empiriques ». C'est le langage ordinaire qui est intéressant, pas le code mais la langue lorsqu'elle est utilisée, non pas les figures de style en rhétorique mais le style rhétorique de la personne. Goodman prend donc en compte l'homme parlant dans sa singularité du point de vue de son style d'expression, de l'interaction et du contexte. Pour Paul Goodman, chaque situation est singulière.

---

<sup>59</sup> P. Goodman, p. 33 à 69.

A ses yeux, « Les orateurs et les auditeurs sont actifs et ils ont de l'influence. Ils interviennent dans le monde et sont dans le monde sur le mode de la parole. Parler est une façon d'exister parmi d'autres, même si elle est privilégiée pour l'homme ». « Le pouvoir intellectuel d'un orateur ne fonctionne pas sur la base d'un enchaînement de phrases mais *dans* une expérience globale, dans la situation dans laquelle il se trouve, ce qui inclut le code hérité, l'auditeur, le besoin de dire son mot. La Gestalt qu'il forme ainsi est langage ». Pour Goodman, « parler est une manière particulière d'être au monde » et d'agir : « C'est important de croire à l'effet magique des mots pour une espèce comme l'homme qui vit de créativité et d'adaptation avec son environnement ». Comme le dit Sichera<sup>60</sup>, Goodman accorde une confiance au langage : la parole a du pouvoir sur l'environnement<sup>61</sup>, elle peut le transformer, même si elle peut le faire de manière inadéquate. Cette transformation, cette influence sur l'environnement est de l'ordre de la réciprocité. Les interlocuteurs s'influencent l'un l'autre. La communication est pensée comme circulaire : « les orateurs s'affectent l'un l'autre. Leur discours opère une différence sur l'organisation de leur expérience ».

Quelques Gestalt-thérapeutes se sont intéressés au langage. Dans son article « Le chant du self : langage et Gestalt-thérapie », Dan Bloom souligne l'importance du code commun partagé dans le langage pour pouvoir se comprendre. La parole s'appuie sur la fonction personnalité qui va permettre à la personne de se définir dans la situation, d'adopter l'attitude rhétorique adéquate, mais l'acte de parler est une mise en acte, c'est le signe de la fonction ego. Ainsi, la parole entre en jeu à la mise en contact et au plein contact : « Lors de la mise en contact, [...] les mots sont des outils d'organisation du champ, des mots pour demander, définir, cajoler, plaider, convaincre, énoncer, faire, déclarer et bien sûr créer ». Plus le self est engagé, plus les mots seront « vivants, plastiques, clairs et richement connotés ».

Miriam Polster<sup>62</sup> s'intéresse au rapport entre le langage et l'expérience, et écrit, citant Goodman, que « le langage peut coller à notre expérience, en grande partie non verbale, de manière à ce qu'il puisse opérer en quelque sorte un mouvement sur elle, et qu'il y a entre expérience et langage une influence réciproque et mutuelle. Puisque nous sommes des créatures de verbe, notre don verbal affecte la perception de notre expérience ». Au sein de l'expérience, le langage a trois fonctions. D'abord, « le langage nous soutient en définissant l'expérience présente clairement et de manière satisfaisante » en lui donnant du sens mais aussi en la précisant afin de mieux la percevoir. Ensuite, le langage permet de s'abstraire de l'expérience, de prendre du recul et d'en avoir une vision plus synthétique, de lui donner du sens, de la rendre plus soutenable, de l'assimiler, de garder une capacité de choix en comparant l'expérience présente à d'autres expériences. Cette capacité « est inestimable pour survivre ; nous ne sommes pas ballottés par nos expériences mais au contraire, nous nous mouvons à travers elles en les percevant et en nous donnant de l'auto-soutien. [...] Nous ménageons le sentiment que notre vie a un sens, tissé par les fils de nos expériences. Le langage est tel un fil ». Enfin, le langage enrichit l'expérience présente en la décrivant, mais aussi en recouvrant des souvenirs. C'est une façon d'intégrer l'expérience et de pouvoir s'engager dans de nouvelles expériences avec le soutien de l'expérience passée.

---

<sup>60</sup> A. Sichera, p. 249.

<sup>61</sup> P. Goodman, p. 27

<sup>62</sup> M. Polster, p. 6-7.

Antonio Sichert<sup>63</sup>, souligne qu'il n'y a pas de contact dans sa totalité sans la phase de post contact ou d'assimilation et cette phase est essentiellement constitutive de la fonction personnalité. Le langage est essentiel pour l'assimilation de l'expérience : « il n'existe pas de changements qui ne soient réellement nôtres jusqu'à ce que nous ayons de mots pour eux », mais le langage en Gestalt-thérapie est aussi « une condition essentielle pour avancer dans l'expérience du monde » et remettre en contact ce qui a été assimilé. Par conséquent, « la relation thérapeutique est le contexte primordial dans lequel la parole vide, la parole vaine, la verbalisation consommée, le langage "sans corps", doivent être combattus et vaincus, la poésie étant le seul chemin possible. Lorsque nous redécouvrons le langage, parler ne nous sert plus à fuir ou à nous isoler, mais sert à maintenir la rencontre. La thérapie peut être décrite comme un long voyage en quête du mot : ce qui pousse le patient, comme le poète, c'est le désir du mot juste pour s'exprimer, pour exprimer l'unicité de sa propre expérience [...], de trouver des mots, enfin ses propres mots, pour dire sa propre histoire ». Le thérapeute dans la relation est donc là pour reconnaître les mots de l'autre.

Laura Perls regarde dans quelle mesure la parole, le langage acquis et les habitudes langagières « se développent comme soutien au contact ou inhibiteurs de contact »<sup>64</sup>, « qui favorise l'expression, la communication et la compréhension de l'auditeur », donc la rencontre. Elle est très attentive au vocabulaire, au choix des mots, « à la manière dont le langage donne forme à l'expérience » de l'individu et « la structure »<sup>65</sup>.

Dans la même orientation, Isadore From était, selon Miller, très attentif à la forme du récit des patients et à l'aspect créateur de celui-ci : « l'objectif est d'aider les clients à transformer leur parole en poésie »<sup>66</sup>. « Il attachait à la présence physique, à l'imagerie onirique et à toutes les autres sortes d'indices disponibles qui pourraient être utiles au thérapeute, Isadore considérait néanmoins que c'est la parole qui incarne l'acte éminemment humain d'expression de soi et de communication. Pour lui un langage clair était un gage de santé. Il soignait sa diction comme un poète et ses énoncés tel un logicien»<sup>67</sup>. Dans une supervision, il dit : « les grands écrivains m'ont appris plus que les mauvais thérapeutes... et même que les bons ! »<sup>68</sup>.

Pour Michael Vincent Miller<sup>69</sup>, il n'y a, en fin de compte, aucune différence entre « travail corporel » et « cure par la parole », le corps est « éloquent grâce à ses langages et signifiants expressifs : les gestes pour atteindre ou pour démontrer, les postures qui racontent, les mouvements et les positions idiosyncrasiques qui révèlent le sens et les valeurs ». Quant au langage, « si on ne le considère pas seulement en tant que structure formelle (grammaire, syntaxe, sémantique) mais en tant qu'activité d'expression et de réception que sont la parole et l'écoute (phonologie et intentionnalité), appartient au corps autant qu'à l'esprit ». Il s'intéresse donc à la communication globale du patient, « il n'y a pas de langage sans corps. La question reste à savoir si le langage est mort et désensibilisé, comme le corps peut être mort et désensibilisé ».

---

<sup>63</sup> A. Sichert, p. 248 et suivantes.

<sup>64</sup> L. Perls, p. 68.

<sup>65</sup> M. Polster parlant de L. Perls, p. 14.

<sup>66</sup> M. V. Miller, p. 102.

<sup>67</sup> M. V. Miller, p. 204.

<sup>68</sup> I. From.

<sup>69</sup> M. V. Miller, p. 80.



La mise en résonance des 4 paradigmes de A. Mucchielli avec différentes postures gestaltistes a été ouvrante pour penser ma pratique. J'ai observé que parfois en séance, j'entends le discours du patient comme l'expression d'un besoin. Je peux aussi écouter et observer ses attitudes rhétoriques comme la reproduction d'un schème relationnel ou y repérer des modalités d'interruption du contact : retroflexion, projection... Si j'adopte une posture de champ, je vais être sensible au processus de construction de l'échange à partir de la situation et tenter d'interpeller les évidences. La question : « Comment intervenir en tant que Gestalt-thérapeute de façon cohérente avec la posture que je choisis ? » pourrait être un prolongement à cet article, notamment en analysant des comptes-rendus de séance.

## Bibliographie

- AUSTIN John Langshaw (1962), *How to do Things with Words*, Oxford University Press – Traduction : *Quand dire c'est faire*, par G. LANE, Editions du seuil – Essais, 1970.
- BLANCHET Alain (1998), *L'interaction thérapeutique*, Dans : *Psychothérapies* sous la direction de Tobie NATHAN, Odile Jacob, Paris.
- BLOOM Dan (2003), *Le chant du Self : langage et Gestalt-thérapie*, Mini-bibliothèque de Gestalt-thérapie n° 99, IFGT, Bordeaux.
- BOUVERESSE Dan (2003), *Essai III – Wittgenstein et les sortilèges du langage*, Agone – Collection Banc d'essais.
- CANU Alain (1992), *Rhétorique et communication*, Les éditions d'organisations, Paris.
- COSNIER (1998) Jacques, *Le ça conversationnel*, Cahier de Gestalt-thérapie n° 3, L'Exprimerie, Bordeaux.
- COSNIER Jacques (1996), *Le corps et l'empathie conversationnelle*, Conférence aux V<sup>e</sup> journées d'études de l'IFGT, Cassette de l'IFGT.
- DORTIER Jean-François (1998), *Les sciences humaines – Panorama des connaissances*, Sciences Humaines Editions, Auxerre.
- FARAGO France (1999), *Le langage*, Armand Colin Cursus, Paris.
- FROM Isadore (1994), *Creating Gestalt Therapy, La Gestalt-thérapie en création*, CD - Document de travail IFGT.
- GERGEN Kenneth. G. (2001), *Le constructionisme social*, Delachaux et Niestlé, Paris.
- GOFFMAN Erwin (2003), *Façons de parler*, Les éditions de minuit, Paris.
- GOODMAN Paul (1971), *Speaking and Language*, Random House, New York.
- GUSDORF Georges (1998), *La parole*, Quadrige PUF, Paris.
- HAGEGE Claude (2002), *L'homme de paroles – Contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard Folio essais.
- JACQUES André, (1999), *Le soi fond et figures de la Gestalt-thérapie*, L'Exprimerie, Bordeaux.
- JAOUI Gysa (1979), *Le triple moi*, Editions Robert Laffont, Paris.
- JOSEPH Isaac (1998), *Erwin Goffman et la microsociologie*, PUF Philosophies, Paris.

- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2001), *Les actes de langage dans le discours*, Nathan Université, Paris.
- MARC Edmond et PICARD Dominique (2003), *L'interaction sociale*, PUF Le psychologue, Paris.
- MUCCHIELLI Alex (1995), *Psychologie de la communication*, PUF Le psychologue, Paris.
- MILLER Michael Vincent (2002), *La poésie de la Gestalt-thérapie*, L'Exprimerie, Bordeaux.
- PERLS Frederick, HEFFERLINE Ralph, GOODMAN Paul (1951), *Gestalt-thérapie*, L'Exprimerie, Bordeaux.
- PERLS Laura (1993), *Vivre à la frontière*, Les Éditions du Reflet, Ottawa.
- POLSTER Miriam (2002), *Le langage de l'expérience*, Cahier de Gestalt-thérapie n°12, L'Exprimerie, Bordeaux.
- REBOUL Olivier (1998), *La rhétorique*, PUF Que sais-je ?
- RONDAL Jean-Adolphe, *Langage et communication chez les handicapés mentaux*.
- SCHNEIDER Monique (1998), *La parole et le langage en psychanalyse*, Dans : *L'entretien clinique*, sous la direction de CYSSAU Catherine, In Press Editions.
- SICHERA André (2002), *Vers une épistémologie herméneutique de la Gestalt-thérapie*, Cahier de Gestalt-thérapie n°11, L'Exprimerie, Bordeaux.
- STERN Daniel (2003), *Le moment présent en psychothérapie*, Odile Jacob, Paris.
- TOMATIS Alfred (1991), *L'oreille et le langage*, Ed. Seuil - Points Sciences.
- THURIN Monique (1997), *Le discours, émergences du sens, niveaux d'analyse, perspectives*, Nodules-PUF, Paris.
- VION Robert (2000), *La communication verbale – Analyse des interactions*, Hachette.
- WATZLAWICK Paul, HELMICK BEAVIN J., JACKSON Don J., (1967), *Une logique de la communication*, Ed. Seuil - Points Essais, Paris.
- WATZLAWICK Paul, (1978), *Le langage du changement*, Ed. Seuil - Points Essais, Paris, Traduction 1980.
- WITTEZAELE Jean-Jacques (2003), *L'homme relationnel*, Seuil Couleur Psy.

Valérie Jacquériorz Brissaud est psychothérapeute à Grenoble, diplômée de l'IFGT et formatrice en relations humaines. [valerie.jacqueriorz@bluwin.ch](mailto:valerie.jacqueriorz@bluwin.ch)